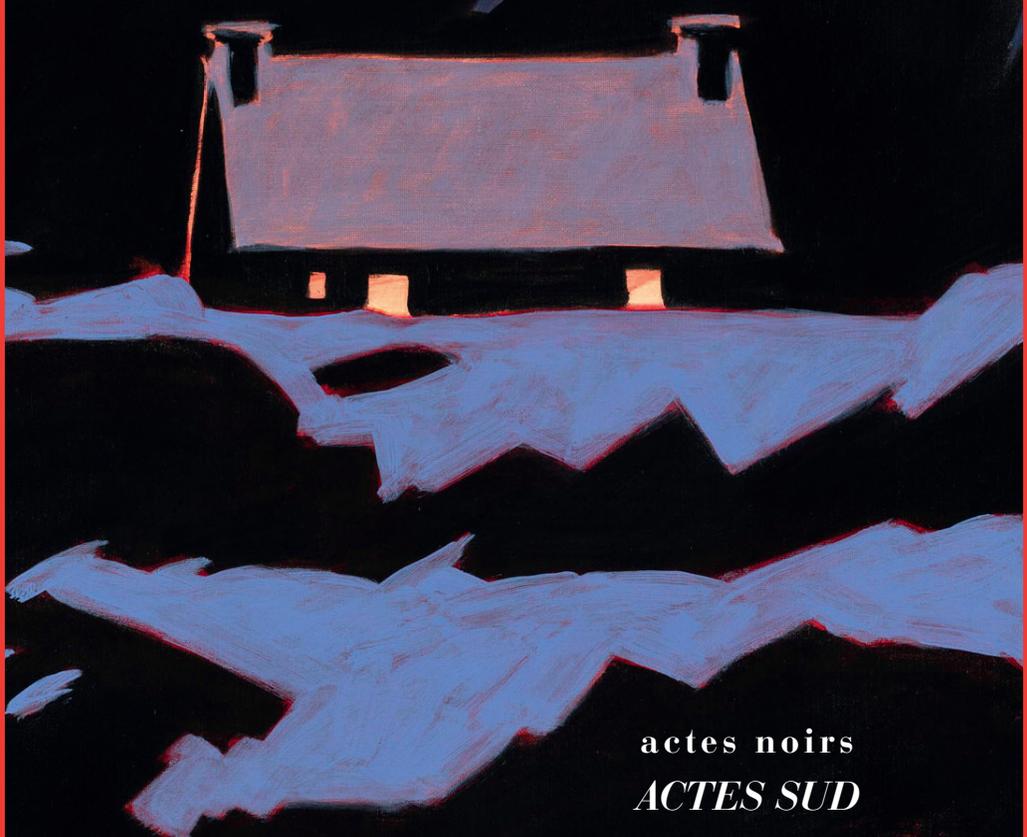


# LOUISE PENNY

## AU ROYAUME DES AVEUGLES

roman traduit de l'anglais (Canada)  
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné



actes noirs  
*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Armand Gamache, ancien directeur de la Sûreté du Québec, reçoit l'étrange courrier d'un notaire – décédé depuis peu – lui proposant un rendez-vous dans une ferme abandonnée. Une parfaite inconnue l'aurait choisi comme exécuteur testamentaire avec deux autres personnes sans lien apparent. Intrigués, tous trois acceptent ce rôle et font face à des clauses tellement insolites qu'ils doutent de la santé mentale de la défunte. À moins qu'elle n'ait été particulièrement lucide et consciente du danger qui pèse sur ses héritiers...

Dans le même temps, le passé de Gamache le rattrape. Dans sa lutte acharnée contre les narcotrafiquants, n'a-t-il pas contribué à irriguer les rues de Montréal du pire opioïde qui soit ? Et en recrutant l'insaisissable Amelia Choquet, n'a-t-il pas introduit l'ennemi dans les rangs de la police ?

Pour faire la lumière sur ces deux affaires, il n'a d'autre choix que de se lancer dans une course contre la montre... et contre la mort.

# AU ROYAUME DES AVEUGLES

“Actes noirs”

LOUISE PENNY

*Louée par la presse comme l'«Agatha Christie canadienne», Louise Penny est la seule auteure à avoir remporté sept fois le très prestigieux prix Agatha. Son œuvre, qui a obtenu de nombreuses distinctions internationales, caracole en tête des meilleures ventes du New York Times, de USA Today et du Globe and Mail. Traduite dans une trentaine de langues, la série des enquêtes d'Armand Gamache a fait connaître le Québec et les Cantons-de-l'Est partout dans le monde. En 2017, Louise Penny a reçu l'Ordre du Canada pour sa contribution à la culture canadienne. À l'instar de la plupart de ses personnages, elle vit dans un petit village au sud de Montréal.*

*En France, ses livres sont publiés chez Actes Sud.*

## DU MÊME AUTEUR

*NATURE MORTE*, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 64.  
*SOUS LA GLACE*, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 90.  
*LE MOIS LE PLUS CRUEL*, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 112.  
*DÉFENSE DE TUER*, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 138.  
*RÉVÉLATION BRUTALE*, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 161.  
*ENTERREZ VOS MORTS*, Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 193.  
*UNE ILLUSION D'OPTIQUE*, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 211.  
*LE BEAU MYSTÈRE*, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 233.  
*LA FAILLE EN TOUTE CHOSE*, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 244.  
*UN LONG RETOUR*, Actes Sud, 2019 ; Babel noir n° 263.  
*LA NATURE DE LA BÊTE*, Actes Sud, 2020 ; Babel noir n° 284.  
*UN OUTRAGE MORTEL*, Actes Sud, 2021 ; Babel noir n° 302.  
*ÉTAT DE TERREUR*, Actes Sud, 2022 ; Babel noir n° 309.  
*MAISONS DE VERRE*, Actes Sud, 2023.

### Œuvres citées :

Extrait de *La Vie avec un trou dedans* de Philip Larkin, traduction de Guy Le Gaufey.

Extrait de *Pensées* de Marc Aurèle, traduction d'Auguste Couat.

Extraits du *Naufrage de l'Hespérus*, poème de Henry Wadsworth Longfellow publié dans *Le Fond du sac*, anthologie composée et traduite par le chevalier de Chatelain.

Titre original :

*Kingdom of the Blind*

Éditeur original :

Minotaur Books

© 2018, Three Pines Creations, Inc.

© 2019, Flammarion Québec pour la traduction française

© ACTES SUD, 2024

pour la présente édition

Illustration de couverture : © François Avril

ISBN 978-2-330-19693-6

LOUISE PENNY

Au royaume  
des aveugles

roman traduit de l'anglais (Canada)  
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

*ACTES SUD*



*Pour Hope Dellon, éditrice et amie.*  
*“Whale oil beef hooked.”*



Armand Gamache ralentit et immobilisa la voiture sur la route secondaire recouverte de neige.

“C’est ici”, se dit-il. Il tourna et se faufila entre les hauts pins jusqu’à la clairière.

Là, il s’arrêta de nouveau et, blotti dans le cocon de l’habitacle bien chaud, il contempla la froide journée. Des flocons de neige se dissolvaient au contact du pare-brise. Tombant désormais avec plus de force, ils voilaient légèrement le spectacle qui s’offrait à lui. Gamache jeta un coup d’œil à la lettre qu’il avait reçue la veille, dépliée sur le siège du passager.

Chaussant ses lunettes de vue, il se frotta le visage. Et relut la missive. Une invitation, en quelque sorte. À se rendre dans ce lieu désert.

Il coupa le moteur. Mais il resta dans la voiture.

Il ne se sentait pas particulièrement angoissé. Il était plus intrigué qu’inquiet.

La situation était tout de même assez singulière pour déclencher en lui une petite alarme. Pas une sirène, du moins pour l’instant. Mais une alerte, oui.

Sans être d’un naturel timide, Armand Gamache était prudent. Autrement, comment aurait-il survécu aux plus hauts échelons de la Sûreté du Québec ? Il est vrai que la question de savoir s’il avait vraiment survécu se posait.

Il misait à la fois sur son esprit rationnel et sur son instinct.

Que lui disaient-ils, en ce moment ?

Que tout cela était indubitablement étrange. “Mais bon, se dit-il en souriant largement, ça, même mes petits-enfants auraient pu me le dire.”

Il sortit son téléphone, composa le numéro, entendit une, puis deux sonneries.

— Salut, ma belle. Je suis bien arrivé, dit-il.

C’était une convention entre Armand et Reine-Marie, sa femme : en hiver, quand il neigeait, l’un téléphonait à l’autre en parvenant à sa destination.

— C’était comment, sur la route ? À Three Pines, il neige de plus en plus.

— Ici aussi. Sinon, rien à signaler.

— Où es-tu ? Quel est cet endroit, Armand ?

— C’est difficile à décrire.

Il s’y risqua quand même.

Il avait devant lui ce qui avait autrefois été un doux foyer. Puis une simple maison. Désormais, ce n’était qu’une construction quelconque. Et encore, plus pour très longtemps.

— C’est une vieille maison de ferme, expliqua-t-il. Abandonnée, à première vue.

— Tu es sûr d’être au bon endroit ? Tu te souviens de la fois où tu es passé me prendre chez mon frère, sauf que tu ne t’es pas rendu chez le bon ? Ce qui ne t’a pas empêché de soutenir que j’étais bel et bien là.

— C’était il y a longtemps, répliqua-t-il. À Sainte-Angélique, toutes les maisons se ressemblent et, franchement, tes cent cinquante-sept frères aussi. De toute façon, il ne me portait pas dans son cœur, celui-là. J’aurais juré qu’il voulait que je disparaisse et que je te laisse tranquille.

— C’est compréhensible, non ? Tu t’étais trompé de maison. Sacré détective, en vérité.

Armand éclata de rire. L’épisode datait de plusieurs décennies, du temps de leurs premières fréquentations. La famille de Reine-Marie, en constatant combien elle l’aimait et, surtout, combien il l’aimait, avait fini par s’attacher à lui.

— Là, je suis au bon endroit. Il y a une autre voiture.

“Recouvert d’une mince couche de neige, le véhicule est là depuis environ une demi-heure, se dit-il. Pas davantage.” Il se tourna ensuite vers la maison de ferme.

— Plus personne ne vit ici depuis un moment.

Les maisons ne tombaient pas dans un tel état de décrépitude du jour au lendemain. C’était le résultat d’années de négligence.

À présent, il ne s’agissait plus que d’un assemblage de matériaux.

Les volets étaient de travers et la rampe en bois, toute pourrie, s’était séparée de l’escalier penché. Une des fenêtres de l’étage était barricadée et Gamache eut l’impression que la maison lui faisait un clin d’œil. Comme si elle savait une chose que lui-même ignorait.

Il pencha la tête. La maison était-elle légèrement inclinée ? Ou était-ce un effet de son imagination, influencée par une des comptines d’Honoré ?

*Il est un homme tordu qui, après un kilomètre tordu,  
Trouve une pièce tordue sous un échalier tordu ;  
Il achète un chat tordu qui attrape une souris tordue  
Et tous ensemble ils vivent dans une maison tordue.*

C’était bel et bien une maison tordue. Et Armand Gamache se demanda si, à l’intérieur, il allait trouver un homme tordu.

Après avoir dit au revoir à Reine-Marie, il regarda l’autre voiture et la plaque d’immatriculation sur laquelle figurait la devise du Québec : *JE ME SOUVIENS*.

Quand il fermait les yeux, comme en ce moment, des images surgissaient spontanément dans son esprit. Aussi vives, aussi intenses qu’à l’instant où les faits s’étaient produits. Et pas uniquement la journée où, l’été dernier, des rayons transversaux de lumière vive striaient le sang qui maculait ses mains.

Il revoyait toutes les journées. Et toutes les nuits. Tout le sang. Le sien et celui des autres. Les vies qu’il avait sauvées. Et celles qu’il avait fauchées.

Pour préserver sa raison, son humanité, son équilibre, il devait aussi se souvenir des événements heureux.

Reine-Marie. La présence de leur fils et de leur fille. Et maintenant de leurs petits-enfants.

Le refuge de Three Pines. Les moments paisibles entre amis. Les joyeuses célébrations.

Récemment, le père d'un bon ami était mort après avoir souffert de démence. Pendant la dernière année de sa vie, il ne reconnaissait ni ses proches parents ni ses amis. S'il était aimable avec tous, il ne se fendait d'un large sourire qu'à la vue de quelques-uns. De ceux qu'il aimait. Il les reconnaissait d'instinct et les gardait à l'abri, non pas dans sa tête blessée, mais bien dans son cœur.

Le cœur avait meilleure mémoire que l'esprit. Mais qu'ont les gens dans leur cœur ? Telle est la question.

Le directeur général Gamache avait connu un nombre non négligeable de personnes dont le cœur était dévoré par la haine.

Il considéra la maison tordue qui se dressait devant lui en se demandant quel souvenir la dévorait.

Après avoir mémorisé le numéro de la plaque, obéissant en cela à un vieux réflexe, il balaya la cour des yeux.

Elle était ponctuée de gros monticules de neige sous lesquels, supputa Gamache, rouillaient des véhicules. Une camionnette dépiautée. Un vieux tracteur mis au rancart. Et un objet qui avait l'apparence d'un char d'assaut, mais qui n'était sans doute qu'un réservoir à essence.

Du moins il l'espérait.

Gamache enfila son bonnet et cherchait ses gants quand, après une hésitation, il reprit la lettre. Deux ou trois phrases sèches, sans plus.

Loin d'être menaçante, elle était presque comique et l'aurait parfaitement été si elle n'avait pas été écrite par un mort.

C'était un notaire qui sommait presque Gamache de se présenter à dix heures dans cette maison de ferme isolée. "Dix heures précises. S'il vous plaît. Ne soyez pas en retard. Merci."

Il avait consulté le répertoire de la Chambre des notaires du Québec.

Maître Laurence Mercier.

Mort d'un cancer, six mois plus tôt.

Et pourtant... Une lettre de lui.

Ni adresse électronique ni adresse de retour. Qu'un numéro de téléphone, qu'Armand avait composé, en vain.

Il avait été tenté de chercher le nom de maître Mercier dans la base de données de la Sûreté du Québec, mais il s'était ravisé. Il n'était pas à proprement parler persona non grata à la Sûreté. Mais en attendant les résultats de l'enquête portant sur les événements de l'été dernier, il jugeait opportun de bien choisir les faveurs qu'il demandait à ses collègues. Même à Jean-Guy Beauvoir. Son adjoint. Son gendre.

Gamache jeta un autre coup d'œil à la maison autrefois solide et sourit. Se sentit une parenté avec elle.

Parfois, les choses se détraquent soudain. Pas nécessairement parce qu'on ne tient pas à elles.

Il plia la lettre et la glissa dans sa poche de poitrine. Au moment où il sortait de la voiture, son téléphone sonna.

Gamache examina le numéro. Le scruta. Sans la moindre trace d'amusement, désormais.

Oserait-il répondre ?

Oserait-il omettre de le faire ?

Pendant que l'appareil sonnait, il jeta un coup d'œil au pare-brise, obstrué par la neige lourde. Le monde ne lui apparaissait plus que de façon imparfaite.

Il se demanda si, à l'avenir, en voyant une vieille maison de ferme, en entendant le doux crépitement des flocons ou en sentant l'odeur de la laine mouillée, c'est cet instant-là qui lui remonterait à la mémoire. S'accompagnerait-il d'une sensation de soulagement ou d'horreur ?

— Oui, allô ?

Dans l'espoir de distinguer ce qui se passait dehors, l'homme à la fenêtre plissait les yeux.

Malgré le givre qui déformait la vitre, il avait vu la voiture arriver. Puis, avec impatience, il avait observé l'homme qui, après s'être arrêté, était resté derrière le volant.

Au bout d'environ une minute, le nouvel arrivant était sorti de sa voiture, mais il ne s'était pas approché de la maison. Il se tenait près du véhicule, le téléphone collé à l'oreille.

Le premier invité.

L'homme l'avait reconnu, bien sûr. Qui ne le connaissait pas ? Il l'avait souvent vu, mais seulement à la télévision. Jamais en personne.

Et il avait sérieusement douté que celui-ci se déplacerait.

Armand Gamache. L'ancien chef de la section des homicides. Le directeur général de la Sûreté du Québec, provisoirement démis de ses fonctions.

L'homme à la fenêtre éprouva un léger frisson. À sa façon, Gamache était une célébrité. À la fois profondément respecté et vilipendé. Dans la presse, certains le considéraient comme un héros. D'autres comme un malfaiteur. L'incarnation des aspects les plus sombres de la police. Ou de ses idéaux les plus hauts. Un habitué des abus de pouvoir. Ou un audacieux leader, prêt à sacrifier sa réputation, voire davantage, pour le bien commun.

À faire le sale boulot dont personne ne voulait. Ou que personne n'avait la capacité d'accomplir.

En dépit de l'effet déformant de la vitre et de la neige, l'observateur distingua un homme de près de soixante ans. Grand d'au moins un mètre quatre-vingts. Et solide. Dans son parka, il semblait un peu enveloppé, mais c'était le lot de tous ceux qui portaient un parka. Sans être bouffi, le visage donnait des signes d'usure. Avec des rides autour des yeux. Sous le regard de l'homme à la fenêtre, deux profonds sillons se creusèrent entre les sourcils de Gamache.

L'homme avait du mal à déchiffrer les expressions. Il voyait les plis, mais était incapable de les interpréter. Il se dit que Gamache était en colère, mais peut-être était-il seulement concentré. Ou surpris. Joyeux, à la rigueur.

Mais il en doutait.

Malgré la neige qui tombait de plus en plus vite, Gamache n'avait pas enfilé ses gants. Ils étaient tombés par terre quand il était sorti de la voiture. C'était ainsi que la plupart des Québécois perdaient leurs gants ou leurs mitaines, et même leurs couvre-chefs : posés sur leurs genoux durant le trajet, ces articles oubliés finissaient dans la neige. Au printemps, le sol était jonché de crottes de chien et de vers de terre. Mais aussi de bonnets, de mitaines et de gants détremvés.

Dans la neige qui tombait dru, Armand Gamache se tenait debout, une main nue posée contre son oreille. Il serrait l'appareil, écoutait son interlocuteur avec attention.

Quand vint son tour de parler, Gamache inclina la tête, ses jointures blanchies par la force avec laquelle il tenait le téléphone ou sous l'effet d'une engelure imminente. Puis, après s'être éloigné de sa voiture de quelques pas, il tourna le dos au vent et à la neige et prit la parole.

L'homme à la fenêtre ne distinguait pas ses propos, mais alors une phrase, portée par une rafale, traversa la cour enneigée, effleura des possessions autrefois prisées. Et entra dans la maison, autrefois prisée, elle aussi.

— Vous allez le regretter.

Puis un mouvement attira l'attention du guetteur. Une autre voiture entrait dans la cour.

Le deuxième invité.

— Armand ?

À la vue de l'expression de Gamache, le sourire de reconnaissance et de léger soulagement se figea sur le visage de la femme.

Le mouvement qu'il avait effectué pour lui faire face avait été presque violent. Son corps était tendu, alerte. Comme s'il se préparait à repousser un assaillant.

La femme savait interpréter les visages et le langage corporel, mais, dans ce cas précis, elle avait du mal à saisir l'expression de l'homme. Au-delà de l'émotion la plus évidente.

La surprise.

Il y avait plus. Beaucoup plus.

Et puis, plus rien. Le corps de l'homme se détendit. Sous les yeux de la femme, il prononça un seul mot, appuya sur une touche et remplaça l'appareil.

La dernière expression qui traversa ce visage familier, avant que le vernis de la civilité le recouvre à nouveau, fut encore plus surprenante.

La culpabilité.

Puis apparut un sourire.

— Pour l'amour du ciel, Myrna... Veux-tu bien me dire ce que tu fais ici ?

Armand s'efforça de moduler son expression, non sans difficulté. Il avait le visage engourdi, presque gelé.

Il voulait éviter d'arborer un sourire idiot, exagéré. De se trahir aux yeux d'une femme très perspicace. Qui était, de surcroît, sa voisine.

Psychologue à la retraite, Myrna Landers, propriétaire de la librairie de Three Pines, était devenue une bonne amie de Reine-Marie et d'Armand.

Il la soupçonna d'avoir vu et compris sa réaction initiale. Il estima toutefois qu'elle avait peu de chances d'en mesurer la profondeur. Et encore moins de deviner à qui il parlait.

Il avait été absorbé par la conversation. Par le choix de ses mots. L'écoute des mots prononcés par l'interlocuteur. Et de son ton. Et de la modulation de sa propre réponse. C'est pour cette raison que Myrna avait pu s'approcher de lui sans qu'il s'en aperçoive.

Une amie, d'accord. Mais il aurait tout aussi bien pu s'agir du contraire.

Comme étudiant à l'école de police, puis comme agent de la Sûreté, inspecteur, chef de la section des homicides et enfin grand patron de toute l'organisation, il avait toujours dû être sur ses gardes. Et il avait appris à le rester, jusqu'au jour où c'était devenu une seconde nature. Ou plutôt la première.

Il ne faudrait pas en conclure qu'il passait sa vie à s'attendre au pire. Seulement, la vigilance faisait partie de son être, au même titre que la couleur de ses yeux. Et ses cicatrices.

Effet de l'ADN et des circonstances de sa vie.

S'il s'était laissé prendre au dépourvu, savait Armand, ce n'était pas parce qu'il avait baissé sa garde. Plutôt le contraire, en fait. Il s'était blindé de façon si hermétique que, pendant quelques minutes cruciales, il avait été inatteignable. Il n'avait pas entendu la voiture s'approcher. Il n'avait pas entendu le bruissement des bottes sur la neige.

Gamache, qui n'avait pourtant rien d'un poltron, éprouva une légère inquiétude. Cette fois-ci, les conséquences avaient été bénignes. Mais la prochaine ?

La menace n'est pas toujours immense. Si elle l'était, on ne risquerait pas de la manquer. En fait, c'était presque toujours un détail infinitésimal.

Un signal raté ou mal compris. Un angle mort. Une distraction. Une concentration si absolue qu'elle éclipse tout le reste. Une hypothèse erronée prise pour une réalité.

Et puis...

— Ça va ? demanda Myrna, tandis qu'Armand s'approchait pour l'embrasser sur les joues.

— Je vais bien.

Sur le visage d'Armand, là où la neige s'était posée avant de fondre, Myrna sentit le froid et l'humidité. Elle sentit aussi la tension qui habitait l'homme, grondait sous l'affabilité de surface.

Le sourire d'Armand creusa de profonds sillons aux coins de ses yeux bruns. Sans toutefois les atteindre. Ils restaient aiguisés, méfiants. Aux aguets. La chaleur, cependant, y demeurait présente.

— Bien, répéta-t-il.

Malgré son inquiétude, Myrna sourit.

Ils maîtrisaient tous deux le code. C'était une allusion à leur voisine de Three Pines. Ruth Zardo. Une poétesse réputée. L'une des plus éminentes du pays. Ses dons étaient toutefois mâtinés d'une touche de folie. Voire deux. Le nom de Ruth Zardo était toujours proféré avec admiration et frayeur, à parts égales. Comme s'il s'agissait d'une créature à la fois créative et destructrice.

Le dernier recueil de Ruth s'intitulait *Je vais BIEN*. Jolie affirmation, jusqu'au moment où, souvent trop tard, on se rendait compte que BIEN voulait dire "bête, inquiet, emmerdeur, névrosé".

Oui, Ruth Zardo était tout cela et plus encore. Heureusement pour eux, elle était aussi, en cet instant, absente.

Armand se pencha et ramassa dans la neige les mitaines tombées des généreux genoux de Myrna. Il fit claquer les gants contre son parka avant de les lui rendre. Puis, se rendant compte que ses gants à lui avaient subi le même sort, il se dirigea vers sa voiture et les trouva presque enfouis sous une couche de neige nouvelle.

L'homme avait observé la scène depuis la sécurité toute relative offerte par la maison.

Il n'avait jamais rencontré la femme qui venait d'arriver, mais déjà il l'avait prise en grippe. Elle était corpulente et noire en plus d'être femme. Autant de qualités qu'il trouvait plutôt repoussantes. Pire encore, Myrna Landers était arrivée avec cinq minutes de retard et, au lieu d'entrer en coup de vent, des excuses plein la bouche, elle devisait tranquillement avec l'homme. Comme s'il n'était pas en train de l'attendre. Comme s'il n'avait pas indiqué clairement l'heure du rendez-vous.

Il n'y avait pourtant pas manqué.

Mais le fait qu'elle était venue atténuait légèrement son irritation.

Il les observa attentivement, tous les deux. Pour lui, c'était un jeu. Observer. Deviner ce que les gens s'apprêtaient à faire.

Il se trompait presque toujours.

Myrna et Armand sortirent les lettres de leurs poches.

Ils les comparèrent. Elles étaient identiques.

— C'est un peu inhabituel, tu ne trouves pas ? fit-elle en parcourant les environs des yeux.

Il hocha la tête et suivit son regard jusqu'à la maison délabrée.

— Tu connais ces gens ? demanda-t-il.

— Quels gens ?

— Eh bien, ceux qui vivent ici. Ou vivaient ici.

— Non. Et toi ?

— Non. J'ignore qui sont ces gens et ce que nous fabriquons ici.

— J'ai composé le numéro, dit Myrna. Mais je n'ai pas obtenu de réponse. Pas moyen d'entrer en communication avec ce Laurence Mercier. Il est notaire. Tu le connais ?

— Non. Mais je sais une chose.

— Laquelle ?

Myrna eut le sentiment qu'une information déplaisante allait bientôt lui être communiquée.

— Il est mort il y a six mois. Du cancer.

— Alors pourquoi...

N'ayant aucune idée de la façon de terminer sa phrase, elle se tut. Elle examina la maison avant de se tourner vers Armand. Elle était presque aussi grande que lui. Son parka lui donnait à elle aussi un air enveloppé, sauf que, dans son cas, ce n'était pas qu'une illusion.

— Tu savais que l'auteur de la lettre est mort il y a six mois, dit-elle, et pourtant tu es venu. Pourquoi ?

— Simple curiosité, répondit-il. Et toi ?

— Hum. Je ne savais pas qu'il était mort.

— C'était tout de même étrange, comme requête. Qu'est-ce qui t'a poussée à venir ?

— Pareil. La curiosité. Quelle est la pire chose qui puisse nous arriver ?

C'était, comprit-elle, une remarque plutôt stupide.

— Si nous entendons de la musique d'orgue, nous déta-lons. D'accord, Armand ?

Il rit. Lui, naturellement, était au courant du pire dénouement possible. Des centaines de fois, il s'était agenouillé à côté de lui.

Myrna pencha la tête vers l'arrière pour examiner le toit, qui ployait sous le poids de la neige accumulée depuis des mois. Elle nota les fenêtres fissurées et manquantes en clignant des paupières à cause des flocons, gros, délicats et incessants, qui se posaient sur son visage et dans ses yeux.

— Nous sommes en danger, tu crois ? demanda-t-elle.

— J'en doute.

— Tu en doutes ? fit-elle en écarquillant les yeux. C'est donc une possibilité ?

— À mon avis, dit-il en désignant d'un geste le toit à moitié effondré et les murs inclinés, la maison elle-même est plus dangereuse qu'un éventuel occupant.

Ils se dirigèrent vers elle. Quand Armand posa le pied sur la première marche, elle se fracassa. En haussant les sourcils, il se tourna vers Myrna, qui sourit.

— À mon avis, cet incident s'explique plus facilement par la quantité de croissants que tu avales que par la pourriture du bois.

Il rit.

— Je suis d'accord.

Il hésita un instant, considéra l'escalier et la maison.

— Tu n'es pas sûr que nous ne risquions rien, n'est-ce pas ? fit-elle. Que le danger vienne de la maison ou de la personne qui s'y trouve.

— Non, admit-il. Je n'en suis pas certain. Tu préfères attendre ici ?

“Oui”, pensa-t-elle.

— Non, dit-elle en lui emboîtant le pas.

— Maître Mercier, dit l'homme en s'avançant vers eux, la main tendue.

Gamache prit l'initiative.

— Bonjour, dit-il. Armand Gamache.

Il se livra à un rapide examen des lieux, à commencer par l'homme.

Petit, frêle, blanc. Environ quarante-cinq ans.

Vivant.

Dans la maison, le courant avait été coupé et, avec lui, le chauffage. L'air glacial sentait le renfermé. D'où l'impression de chambre froide qui se dégageait des lieux.

Le notaire avait gardé son manteau et Armand constata qu'il était souillé par endroits. Comme celui d'Armand, d'ailleurs. Pendant l'hiver québécois, il était pratiquement impossible d'entrer dans un véhicule ou d'en sortir sans se couvrir de crasse ou de sel.

Sauf que le manteau de maître Mercier n'était pas seulement sale : il était carrément taché. Et usé.

Il avait l'air négligé. L'homme, comme ses vêtements, semblait usé à la corde. En même temps, il arborait une dignité voisine de l'arrogance.

— Myrna Landers, dit Myrna en s'avançant, la main tendue.

Maître Mercier la saisit, mais se dégagea rapidement. Un simple contact plutôt qu'une poignée de main.

Gamache releva chez Myrna un léger changement d'attitude. Débarrassée de sa crainte, elle considérait leur hôte avec ce qui ressemblait à de la pitié.

Certaines créatures ont naturellement la capacité de susciter cette réaction. Privées de carapace, de venin et de la faculté de s'envoler ou même de courir, elles possèdent une arme tout aussi efficace.

Elles ont l'air si impuissantes et si pathétiques qu'elles ne peuvent en aucun cas représenter une menace. Certains vont jusqu'à les adopter. À les protéger. À les nourrir. À les accueillir sous leur toit.

Et ils le regrettaient presque toujours.

Il aurait été prématuré d'affirmer que maître Mercier faisait partie de ces créatures, mais il avait produit cet effet sur Myrna Landers qui, en femme expérimentée et perspicace, en avait pourtant vu d'autres.

Lui-même n'avait pas été épargné, comprit Gamache. En présence de ce triste petit homme, il sentit sa garde baisser.

Mais pas complètement.

Gamache retira son bonnet et lissa ses cheveux grisonnants en regardant autour de lui.

La porte d'entrée s'ouvrait directement sur la cuisine, comme souvent dans les maisons de ferme. Rien n'avait changé depuis les années 1960. Voire les années 1950. Les armoires en contreplaqué étaient peintes du bleu vif des centaurees, les comptoirs ébréchés en stratifié jaune, le sol recouvert de linoléum éraflé.

Tous les objets de valeur avaient été enlevés. Les électroménagers avaient disparu et les murs étaient nus, exception faite de l'horloge vert menthe accrochée au-dessus de l'évier, arrêtée depuis belle lurette.

Pendant un moment, Gamache s'imagina la pièce telle qu'elle avait été autrefois. Étincelante. Pas neuve, mais propre et soignée. Des gens allaient et venaient, occupés à préparer le repas de l'Action de grâce ou de Noël. Des enfants se pourchassant à la façon de poulains sauvages que leurs parents s'efforçaient de domestiquer. En vain.

Il remarqua des traits de crayon sur le montant d'une porte. Indiquant la taille des uns et des autres. Avant que le temps s'arrête.

“Oui, conclut-il, cette pièce, ce foyer a été heureux autrefois. Plein d'entrain.”

Il se tourna de nouveau vers leur hôte. Le notaire qui existait et n'existait pas. Avait-il habité ici ? Avait-il été heureux et plein d'entrain, autrefois ? Il n'en restait aucune trace, en tout cas. Tout avait été effacé.

D'un geste, maître Mercier indiqua la table de cuisine et invita les deux autres à s'asseoir. Ils s'exécutèrent.

— Avant de commencer, je vous demande de signer ceci.

Mercier poussa une feuille vers Gamache.

— Avant de commencer, dit Gamache en se calant sur sa chaise, comme pour s'éloigner du document, j'aimerais savoir qui vous êtes et ce que nous faisons ici.

— Moi aussi, dit Myrna.

— *Tout vient à point à qui sait attendre*, dit Mercier.

Formule singulière dans la mesure où elle était formelle et désuète, tout en signifiant un rejet sans appel de leur requête. Requête au demeurant raisonnable, formulée par des personnes que rien n'obligeait à être présentes.

Mercier avait l'apparence et le langage suranné d'un personnage de Dickens. Un personnage secondaire. Gamache se demanda si Myrna avait la même impression.

Le notaire mit un stylo sur la table en désignant Gamache, qui ne fit pas mine de s'en saisir.

— Écoutez, très cher, commença Myrna en posant sa large main sur celle de Mercier, qu'elle sentit se raidir.

Sa voix était calme, chaude et claire.

— Ou vous nous dites maintenant pourquoi vous nous avez convoqués ou je m'en vais. Je présume que ce n'est pas ce que vous souhaitez.

Gamache repoussa la feuille vers le notaire.

Myrna tapota la main de Mercier, qui lui rendit son regard.

— Vous voulez bien nous parler des circonstances de votre résurrection, par exemple ?

Mercier la dévisagea comme si c'était elle qui avait perdu la raison, puis ses yeux se détournèrent. Gamache et Myrna suivirent son regard jusqu'à la fenêtre.

Un autre véhicule était entré dans la cour. Une camionnette. Un jeune homme en sortit, précédé de ses mitaines, qui tombèrent dans la neige. Se penchant rapidement, il les ramassa.

Armand et Myrna échangèrent un regard.

Le nouveau venu arborait un long bonnet à rayures blanches et rouges. Si long, en fait, qu'il se terminait en fuseau par un pompon qui, lorsque son propriétaire fut sorti de sa camionnette, lui descendit le long du dos jusque dans la neige.

L'ayant noté, le jeune homme souleva le bout de son bonnet et l'enroula autour de son cou à la façon d'une écharpe, puis le jeta par-dessus son épaule avec tant de désinvolture que Myrna ne put s'empêcher de sourire.

Ce garçon inconnu était aussi plein de vitalité que leur hôte semblait mort et desséché.

Docteur Seuss, je vous présente Charles Dickens.

Le Chat chapeauté allait faire son entrée dans la Maison d'Âpre-Vent.

Il entra après avoir cogné. Parcourant la pièce des yeux, il se focalisa sur Gamache, qui s'était levé.

— Bonjour, lança le jeune homme plein d'entrain. Monsieur Mercier ?

Il tendit la main à Gamache, qui l'imita.

— Non, fit-il. Je m'appelle Armand Gamache.

Ils se serrèrent la main. Celle du jeune homme était calleuse, forte. Sa poigne ferme et amicale. Une poignée de main témoignant d'une grande confiance en soi, nullement forcée.

— Benedict Pouliot. Salut. Je ne suis pas en retard, j'espère. Il y avait des bouchons de dingue sur le pont.

— Voici maître Mercier, dit Gamache en faisant un pas de côté pour révéler le notaire.

— Bonjour, monsieur, dit le jeune homme en serrant la main de l'autre.

— Et je m'appelle Myrna Landers, dit Myrna qui serra à son tour la main du jeune homme en se fendant d'un large sourire.

“Peut-être un peu trop large”, songea Gamache.

À vrai dire, il était difficile de ne pas sourire à ce beau jeune homme. Non pas qu'il soit risible. Il était plutôt affable et presque entièrement dénué d'affectation. Ses yeux étaient réfléchis et pétillants.

Benedict retira son bonnet et lissa ses cheveux blonds, coupés d'une manière que Myrna n'avait jamais vue et espéra

ne plus jamais revoir. Rasés sur le dessus, puis, à partir des oreilles, longs. Très longs.

— Bon, fit-il en se frottant les mains en signe d'impatience ou peut-être à cause du froid. Par où commence-t-on ?

Ils se tournèrent tous vers Mercier, qui n'avait pas quitté Benedict des yeux.

— C'est ma coiffure, n'est-ce pas ? fit le jeune homme. Une création de ma petite amie. Elle suit des cours de stylisme. Pour son examen final, on lui a demandé de créer une nouvelle coupe. Qu'en dites-vous ?

Il fit glisser ses doigts dans ses cheveux, tandis que les autres gardaient le silence.

— C'est très réussi, répondit Myrna.

“Preuve, comprit Armand, que l'amour, ou dans ce cas le béguin, est aveugle.”

— Votre couvre-chef est d'elle, lui aussi ? demanda Armand en désignant le volumineux amas de laine mouillée rouge et blanc posé au bout de la table.

— Oui. Son travail final en design. Il vous plaît ?

Armand laissa entendre un grognement volontairement évasif.

— La lettre, c'était vous ? demanda Benedict à Mercier. Voulez-vous que je jette un coup d'œil maintenant ou préférez-vous que nous regardions d'abord les plans ? C'est votre maison ? demanda-t-il à Armand et à Myrna. Franchement, je ne suis pas certain qu'elle puisse être sauvée. Elle est en très mauvais état.

En se consultant du regard, Gamache et Myrna comprirent la méprise du jeune homme.

— Nous ne sommes pas ensemble, dit Myrna. Comme vous, nous avons été convoqués par maître Mercier.

Elle posa sa lettre sur la table, aussitôt imitée par Armand. Benedict se pencha, puis se redressa aussitôt.

— Je ne comprends pas. Je croyais être là pour soumettre un devis.

Il plaça sa propre lettre à côté des deux autres. Identique, sauf pour l'adresse et la date.

— Que faites-vous dans la vie ? demanda Myrna.

Benedict lui tendit une carte de visite.

Un losange rouge sang avec, en relief, des caractères illisibles.

— Votre petite amie ? fit Myrna.

— Cours commercial.

— Travail final ?

— *Yes !*

Myrna la donna à Gamache, qui dut mettre ses lunettes et l'incliner vers la fenêtre pour pouvoir déchiffrer les minuscules bosses.

— “Benedict Pouliot, entrepreneur en construction”, lut-il à haute voix.

Il la retourna.

— Il n’y a ni numéro de téléphone ni adresse électronique.

— En effet. Elle a perdu des points à cause de cet oubli.

Alors, je suis là pour faire un devis ou pas ?

— Non, répondit Mercier. Asseyez-vous.

Benedict obéit.

“Plus comme un chiot que comme un chat”, songea Gamache en prenant place à côté du jeune homme.

— Qu’est-ce que je fais ici, dans ce cas ? demanda Benedict.

— Nous nous posons la même question, dit Myrna en détachant ses yeux de Benedict pour les braquer à nouveau sur le notaire.

— Votre nom, je vous prie ?

— Vous savez comment je m'appelle, Marie, dit Jean-Guy. On travaille ensemble depuis des années.

— S'il vous plaît, monsieur, insista-t-elle d'un ton plaisant, mais ferme.

Jean-Guy la toisa, puis se tourna vers les deux autres agents présents dans la salle de conférence.

— Jean-Guy Beauvoir.

— Votre grade ?

Il la gratifia d'un regard mauvais, mais elle ne se détourna pas.

— Chef par intérim de la section des homicides de la Sûreté du Québec.

— Merci.

L'inspectrice jeta un coup d'œil à l'ordinateur portable ouvert devant elle, puis revint vers lui.

— Vous serez heureux d'apprendre que ceci ne vous concerne pas.

Elle sourit, mais pas lui.

— Votre suspension a été levée il y a quelques mois déjà. Mais nous nous posons toujours de graves questions au sujet des décisions et des actions de M. Gamache.

— Monsieur le directeur général Gamache, corrigea Beauvoir. Et comment pouvez-vous avoir encore des questions ? Vous avez déjà posé toutes les questions possibles et imaginables, et il y a répondu. Vous ne l'avez pas encore excusé ? Presque six mois se sont écoulés depuis les incidents. Allons donc. Assez, c'est assez.

Une fois de plus, il jeta un coup d'œil aux hommes qu'il prenait pour des collègues de l'inspectrice.

Puis il se tourna de nouveau vers elle. D'hostile, son regard devint plutôt éberlué.

— De quoi s'agit-il, au juste ?

Jean-Guy, qui avait pris part à quantité d'entretiens de la sorte, se croyait capable de maîtriser la situation : au bout du compte, ils étaient tous dans le même camp. En les voyant le dévisager de l'autre côté de la table, il comprit son erreur.

Il était entré dans la pièce en croyant avoir affaire à une simple formalité. Un dernier entretien avant que le chef soit, comme lui, exonéré de tout blâme et rétabli dans ses fonctions.

Et, de fait, l'atmosphère avait été conviviale, presque cordiale. Au début.

Beauvoir était persuadé qu'on l'informerait qu'une déclaration au ton solennel était en préparation. On dirait avoir mené une enquête rigoureuse. On déplorerait que l'opération clandestine menée par la Sûreté, l'été précédent, se soit terminée par un bain de sang.

En dernière analyse, cependant, on approuverait les décisions non conventionnelles et audacieuses prises par le directeur général Gamache. Et on appuierait inconditionnellement l'équipe de la Sûreté pour le coup de filet sans précédent. On décorerait Isabelle Lacoste, cheffe de la section des homicides, dont les actions avaient sauvé tant de vies, mais pour un coût personnel très élevé.

Bref, l'affaire serait classée.

Le directeur général Gamache reprendrait le collier et tout redeviendrait normal.

Il était malgré tout déconcertant qu'une enquête ayant débuté en été se poursuive encore en plein hiver.

— Vous étiez l'adjoint de votre beau-père lorsque les décisions qui ont conduit à l'opération sur laquelle nous enquêtons ont été prises, n'est-ce pas ? demanda l'inspectrice.

— J'étais aux côtés du directeur général Gamache, oui. Comme vous le savez très bien.

— Votre beau-père.

— Mon supérieur.

— Oui. La personne responsable des événements. Nous sommes tous au courant, inspecteur-chef, mais merci de la précision.

Les autres hochèrent la tête. D'un air compréhensif. Conscients de la situation délicate dans laquelle Beauvoir se trouvait.

Ils l'invitaient, comprit Beauvoir, non sans une certaine surprise, à prendre ses distances par rapport à Gamache.

Jean-Guy aurait eu moins de mal à s'éloigner de ses mains et de ses pieds. Sa situation n'était absolument pas délicate. Ses assises étaient au contraire solides comme le roc. Il faisait front avec Gamache.

Mais un malaise prenait forme au creux de son estomac.

— Aucun de nous n'est coupable, mon vieux, avait déclaré Gamache, des mois auparavant, au moment où l'inévitable enquête avait débuté. Tu le sais mieux que quiconque. Seulement, après les événements, il y a des questions à poser. Pas de quoi s'inquiéter.

Non coupables, avait conclu son beau-père. Il avait évité le mot "innocents". Car ils ne l'étaient pas, évidemment.

Après avoir été disculpé, Jean-Guy Beauvoir avait accepté le poste de chef par intérim de la section des homicides.

Le directeur général Gamache, lui, demeurait suspendu. Beauvoir, cependant, avait cru que la mesure prendrait bientôt fin.

— Une dernière réunion, avait-il dit à sa femme le matin même, pendant qu'ils faisaient manger leur fils, avant que ton père soit innocenté.

— Hum.

— Quoi ?

Il connaissait bien sa femme. Bien qu'elle soit avocate, on aurait eu du mal à trouver une personne moins cynique qu'elle. Et pourtant, il avait décelé un doute.

— La suspension s'éternise. Ce que je crains, c'est que ce soit devenu un enjeu politique. On a besoin d'un bouc émissaire. Papa a laissé une tonne d'opioïdes lui filer entre les doigts. Des drogues qu'il aurait pu intercepter. Quelqu'un doit payer.

— Mais il en a récupéré la plus grande partie. Et il n'y avait pas d'autre solution. Je t'assure, insista-t-il en se levant pour l'embrasser. Et la drogue pesait un peu moins d'une tonne.

Une poignée de gruau lancée par Honoré ricocha sur la joue de Jean-Guy et atterrit sur la tête d'Annie.

Après avoir cueilli le magma dans les cheveux d'Annie, Jean-Guy le considéra et le fourra dans sa bouche.

— Tu aurais fait un gorille génial, dit-elle.

Il se mit à fouiller dans la tignasse de sa femme à la façon d'un gorille épouillant son partenaire, tandis qu'Annie riait et qu'Honoré jetait d'autres poignées de gruau.

Jean-Guy savait qu'Annie ne serait jamais la plus belle femme de la pièce. Et qu'aucun inconnu ne se retournerait sur son passage.

Quiconque le ferait noterait toutefois ce que Jean-Guy lui-même avait mis des années et un mariage avorté à remarquer : la beauté du bonheur. Et Annie irradiait le bonheur.

Il savait aussi qu'elle serait toujours la personne la plus intelligente partout où elle se trouverait, et aussi, à ses yeux, la plus belle. Tant pis pour ceux qui ne s'en rendaient pas compte.

Il défit la sangle qui retenait Honoré et serra le bébé dans ses bras.

— Amusez-vous bien, dit-il en les embrassant tous deux.

— Attends, dit Annie.

Elle ôta à Jean-Guy sa bavette, lui essuya le visage et dit :

— Méfie-toi. Il risque d'y avoir deux trous.

— On serait dans la merde jusqu'au cou ? s'étonna Jean-Guy avant de secouer la tête. Non. C'est terminé. À mon avis, ils tiennent simplement à souligner que les enquêteurs ont remué ciel et terre. Et c'est la vérité. Après l'analyse des faits, ils remercieront ton père. Crois-moi. Ils se rendront compte qu'il était dans la merde et qu'il a pris les mesures qui s'imposaient.

— Pas de gros mots devant l'enfant, je te prie, dit-elle. Tu ne voudrais quand même pas que "merde" soit son premier mot. Je suis d'accord avec toi. Papa n'avait pas d'autre choix. Mais les enquêteurs risquent de ne pas voir les choses de cette manière.

— Dans ce cas, ils sont aveugles.

— Dans ce cas, ils sont humains, dit Annie en prenant Honoré. Et les humains ont besoin d'un abri. Je pense que

c'est derrière lui qu'ils s'abritent. Et qu'ils s'apprêtent à le donner en pâture aux prédateurs.

Beauvoir marcha rapidement jusqu'au métro pour ce qu'il savait être la dernière intervention des affaires internes avant le retour à la normale.

Tête baissée, il se concentrait sur le trottoir et sur la neige légère et douce qui recouvrait la glace.

Il suffisait d'un faux pas pour que tout dérape. Une entorse à la cheville. Un poignet cassé dans une tentative d'amortir la chute. Une fracture du crâne.

C'est toujours ce qui ne se voit pas qui finit par vous blesser.

Dans la salle de conférence, Jean-Guy Beauvoir se demanda si Annie avait vu juste et s'il n'avait pas, lui, raté un signal.

— Qui êtes-vous ? demanda Gamache en se penchant vers l'avant et en fixant l'homme assis au bout de la table.

— Nous le savons déjà, monsieur, dit Benedict.

Il parlait avec lenteur. Avec patience. Myrna dut baisser la tête pour dissimuler son amusement et son ravissement.

— Il. Est. Notaire.

Pour un peu, le jeune homme aurait tapoté la main d'Armand.

— Oui, merci, dit Armand. Ça, je l'avais compris. Mais Laurence Mercier est mort il y a six mois. Qui êtes-vous ?

— C'est écrit ici, répondit Mercier en montrant la signature illisible. Lucien Mercier. Laurence était mon père.

— Et vous êtes notaire, vous aussi ?

— Oui. J'ai repris l'étude de mon père.

Au Québec, savait Gamache, les notaires, contrairement aux *notaries* des pays anglo-saxons, qui sont plutôt des officiers publics, s'apparentent aux avocats et, à ce titre, s'occupent des transactions immobilières et des contrats de mariage, par exemple.

— Pourquoi utilisez-vous son papier à en-tête ? demanda Myrna. C'est trompeur.

— C'est économique et écologique. J'ai horreur du gaspillage. J'utilise le papier à en-tête de mon père pour les affaires dont il s'occupait. Les clients s'y retrouvent mieux.

— Si vous le dites, marmotta Myrna.

Lucien sortit quatre dossiers de sa mallette et les distribua.

— Vous êtes ici aujourd'hui parce que vos noms figurent dans le testament de Bertha Baumgartner.

Ils absorbèrent la nouvelle en silence, puis Benedict dit “Ah bon ?” en même temps qu’Armand et Myrna demandaient “Qui ça ?”

— Bertha Baumgartner, répéta le notaire.

Il prononça les mots une fois de plus au bénéfice des deux invités plus âgés, qui continuaient de le fixer sans comprendre.

— Jamais entendu ce nom, dit Myrna. Et toi ?

Armand prit un moment pour réfléchir. Il avait rencontré bien des gens dans sa vie, mais il était relativement certain qu’il n’aurait pas oublié un nom pareil. Il ne trouva pas. Le nom ne lui disait absolument rien.

Armand et Myrna se tournèrent vers Benedict, dont le beau visage exprimait la curiosité, mais rien de plus.

— Et vous ? insista Myrna.

Benedict secoua la tête.

— Elle nous a laissé de l’argent ? demanda-t-il.

“Pas d’avidité, songea Gamache. De la stupeur, plutôt. Et peut-être un certain espoir.”

— Non, annonça Mercier, visiblement content d’annoncer la nouvelle.

Mais il se désola aussitôt en voyant que le jeune homme ne semblait pas du tout déçu.

— Dans ce cas, que faisons-nous ici ? demanda Myrna.

— Vous êtes les liquidateurs de sa succession.

— Quoi ? s’écria Myrna. C’est une plaisanterie ?

— Liquidateur ? fit Benedict. Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Dans la plupart des pays, on parle plutôt d’exécuteur testamentaire.

Comme Benedict ne comprenait toujours pas, Armand expliqua :

— Bertha Baumgartner veut que nous nous occupions de son testament. Que nous nous assurions du respect de ses dernières volontés.

— Elle est morte, donc ?

Armand allait répondre que oui. C’était l’évidence même. Mais comme, ce jour-là, la mort s’était révélée une notion un peu floue, peut-être Mme Baumgartner...

Il se tourna vers le notaire.

— Oui. Elle est décédée il y a un peu plus d'un mois.

— Et elle a habité ici jusqu'à la fin ? demanda Myrna en levant les yeux vers le plafond à moitié affaissé et en calculant le temps qu'il faudrait pour sortir s'il s'effondrait pour de bon. À moins qu'elle ne choisisse de se jeter par la fenêtre...

Étant donné que le sol était recouvert de neige et qu'elle-même était presque entièrement faite d'oursons de gélatine, l'atterrissage s'effectuerait sans doute en douceur.

— Non, elle vivait dans une maison de retraite, dit Mercier.

— C'est donc un peu comme être juré ? dit Benedict.

— Pardon ? demanda le notaire.

— Des personnes choisies au hasard. Le devoir citoyen et tout le blabla. Être... Comment avez-vous dit, déjà ?

— Liquidateur, répondit Mercier. Non. Rien à voir avec le devoir de juré. La défunte vous a désignés nommément.

— Mais pourquoi nous ? demanda Armand. Nous ne la connaissions même pas.

— Je n'en ai pas la moindre idée et nous ne pouvons pas lui poser la question. C'est triste, fit Mercier, qui n'avait pas l'air triste du tout.

— Votre père ne vous a rien dit ? demanda Myrna.

— Il ne parlait jamais de ses clients.

Gamache baissa les yeux sur la liasse de papiers posée devant lui et remarqua le cachet rouge dans le coin supérieur gauche. Les testaments lui étaient familiers. On atteignait rarement la fin de la cinquantaine sans en avoir lu quelques-uns. Armand Gamache en avait effectivement lu un certain nombre, y compris le sien.

Celui-ci était valide et enregistré.

Parcourant la première page, il constata que le document datait de deux ans.

— Veuillez passer à la page deux, dit le notaire. Vos noms figurent à l'article quatre.

— Un instant, fit Myrna. Qui était cette Bertha Baumgartner ? Vous devez bien avoir une idée.

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle est décédée et que mon père a été chargé de sa succession. J'ai hérité de l'affaire, et maintenant, c'est à votre tour. Page deux, je vous prie.

Leurs noms y figuraient bel et bien. Myrna Landers, domiciliée à Three Pines, au Québec. Armand Gamache, domicilié à Three Pines, au Québec. Benedict Pouliot, domicilié au 267, rue Taillon, à Montréal, au Québec.

— C'est bien vous ? demanda Mercier en les regardant tour à tour.

Ils hochèrent la tête. Après s'être éclairci la voix, le notaire se prépara à amorcer la lecture du document.

— Pas si vite, dit Myrna. C'est de la folie. Une parfaite inconnue nous choisit au hasard et fait de nous ses liquidateurs ? C'est permis ?

— Mais oui, confirma Mercier. Vous pourriez désigner le pape, si ça vous chantait.

— Ah bon ? Ce serait génial, fit Benedict, la tête pleine de possibilités.

Gamache n'était pas tout à fait du même avis que Myrna. En fait, il n'aurait pas juré que la désignation était aléatoire. Il jeta un coup d'œil aux noms qui apparaissaient dans le testament de Bertha Baumgartner. Leurs noms à eux. Là pour une raison, soupçonnait-il. Même si, dans l'immédiat, cette raison était tout sauf évidente.

Un policier, une propriétaire de librairie, un entrepreneur en construction. Deux hommes, une femme. D'âges différents. Deux établis à la campagne, l'autre en ville.

Pas de système reconnaissable. Tout ce qu'ils avaient en commun, c'était leurs noms sur le document. Et le fait que Bertha Baumgartner leur était inconnue.

— Et l'intéressé est tenu d'accepter ? demanda Myrna. Nous sommes liés par la désignation ?

— Bien sûr que non, répondit Mercier. Vous imaginez le Saint-Père se charger de cette liquidation ?

Ils tentèrent de se représenter la chose. À en juger par son sourire, seul Benedict y parvint.

— Nous pouvons donc refuser ? demanda Myrna.

— *Yes*. C'est ce que vous voulez ?

— Franchement, je n'en sais rien. Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. Je n'avais aucune idée du motif de la convocation.

— De quoi avez-vous cru qu'il s'agissait ?

Myrna se cala sur sa chaise en s'efforçant de se souvenir.

Quand la lettre était arrivée, la veille, elle se trouvait dans sa librairie.

S'étant servi une tasse de thé fort, elle avait pris place dans le fauteuil confortable dont le renforcement moulait ses formes.

Le poêle à bois dégageait une bonne chaleur et une journée d'hiver radieuse se profilait de l'autre côté de la fenêtre. Le ciel était d'un bleu profond, le soleil se réfléchissait sur les pelouses recouvertes de neige. La route, la patinoire et les bonshommes de neige qui occupaient le parc. Le village tout entier étincelait.

Le genre de journée qui donne envie de sortir. Même si vous devriez savoir que ce n'est qu'une illusion. Dès que vous mettiez le nez dehors, le froid vous assaillait, incendiait vos poumons, soudait vos narines à chaque inspiration, faisait pleurer vos yeux. Vos cils se collaient et vous deviez rouvrir vos paupières de force.

Et pourtant, malgré vos halètements, vous restiez à l'extérieur. Juste un peu plus longtemps. Pour profiter d'une telle journée. Avant de retrouver l'âtre, le chocolat chaud, le thé ou le café au lait riche et fort.

Et le courrier.

Myrna avait lu et relu la lettre, avant de composer le numéro pour interroger le notaire.

N'ayant pas obtenu de réponse, elle avait apporté la lettre au bistro, où elle devait dîner en compagnie de deux amis et voisins, Clara Morrow et Gabri Dubeau.

Pendant que Clara et Gabri discutaient des motifs des sculptures sur neige, du tournoi de hockey, du concours de bonnets et des rafraîchissements à prévoir pour le carnaval d'hiver, dont la tenue était imminente, Myrna avait du mal à se concentrer.

— Hey ? fit Gabri. Il y a quelqu'un ?

— Hein ? Quoi ?

— Nous avons besoin de ton aide, expliqua Clara, pour la course en raquettes autour du village. Faut-il prévoir un ou deux circuits ?

— Un pour les moins de huit ans, répondit Myrna. Un et demi pour les moins de douze et deux pour les autres.

— C'était décisif, c'est le moins qu'on puisse dire, lança Gabri. À propos du combat de balles de neige...

L'esprit de Myrna partit de nouveau à la dérive. C'est à peine si elle vit Gabri se lever pour déposer des bûches dans les foyers qui se faisaient face. Il s'arrêta pour bavarder avec des clients. Pressés d'échapper au froid, de plus en plus de villageois entraient en battant des pieds et en se frottant les mains.

Ils étaient accueillis par une bonne chaleur et par la fumée du bois d'érable, le parfum de tourtières tout juste sorties du four et l'arôme permanent du café, incrusté dans les poutres du plafond et le sol aux larges planches.

— J'ai quelque chose à te montrer, dit Myrna à l'oreille de Clara, tandis que Gabri était occupé.

— Pourquoi chuchotes-tu ? demanda Clara en baissant aussi le ton. C'est un secret honteux ?

— Bien sûr que non.

— Comment "bien sûr" ? dit Clara en haussant les sourcils. Je te connais trop bien pour exclure la possibilité de quelque chose de salace.

Myrna pouffa. Clara la connaissait effectivement très bien. Et Clara n'avait pas non plus de secret pour elle.

Les cheveux bruns de son amie partaient dans tous les sens, comme si elle avait subi un léger choc électrique. Elle faisait un peu penser à un sputnik entre deux âges. D'où, peut-être, la clé de son art.

Les toiles de Clara Morrow étaient détachées du monde. Et pourtant d'une humanité profonde, douloureuse.

Ses œuvres avaient l'apparence de portraits, mais ce n'était qu'une façade. La chair magnifiquement rendue s'étirait, pendait parfois, sur des blessures, des célébrations. Des pertes abyssales et des élans de joie. Clara peignait la paix et le désespoir. Dans le même portrait.

Avec une toile, un pinceau et des huiles, Clara Morrow capturait son sujet en même temps qu'elle le libérait.

Elle réussissait aussi à se mettre de la peinture partout. Sur les joues, dans les cheveux, sous les ongles. Elle était elle-même une œuvre inachevée.

— Je t'expliquerai plus tard, dit Myrna, au moment où Gabri se rasseyait.

— Après une entrée en matière comme celle-là, dit Clara, tu as intérêt à ce que ce soit bien juteux.

— Juteux ? fit Gabri. Allez, crache le morceau.

— Myrna pense que les adultes qui prendront part à la course en raquettes devraient s'exécuter tout nus.

— Tout nus ? répéta Gabri en considérant Myrna. Je ne suis pas spécialement prude, mais les enfants...

— Pour l'amour du ciel ! s'écria Myrna. Je n'ai rien dit de tel. C'est Clara qui me met des mots dans la bouche.

— À la nuit tombée, une fois les enfants couchés, je ne dis pas, réfléchit Gabri à voix haute. Nous n'aurions qu'à disposer des flambeaux autour du parc. En tout cas, nous établirions des records de vitesse, aucun doute à ce sujet.

Myrna foudroya Clara du regard. Gabri, président du carnaval d'hiver, prenait la proposition au sérieux.

— Et si, commença Gabri en imaginant dans leur plus simple appareil les clients attablés dans le bistro, la compétition se déroulait en maillot de bain plutôt qu'en costume d'Adam ?

Clara fronça les sourcils, en signe de surprise plutôt que de réprobation. L'idée n'était peut-être pas si mauvaise, au fond. D'autant plus que, au bistro, tout au long de l'interminable et sombre hiver québécois, le sujet de conversation le plus populaire avait trait aux moyens de le fuir pour passer un moment au soleil. Se faire dorer sur une plage.

— On n'aurait qu'à l'appeler la Course vers les Antilles, dit-elle.

Myrna laissa entendre un soupir.

À l'autre bout du bistro, une vieille femme surprit l'expression de dédain et crut être visée.

Ruth Zardo lança un regard mauvais à son tour.

Ayant surpris le geste, Myrna songea que la nature était décidément bien injuste : sinon, comment expliquer que la vieille poétesse se soit flétrie avant d'avoir mûri ?

Pourtant, elle irradiait indubitablement une certaine sagesse, à condition que votre regard pénètre les vapeurs de scotch.

Ruth se remit à son repas, composé d'alcool et de chips. Son carnet ouvert sur la table ne rimait à rien, mais ses pages cornées avaient de quoi provoquer une boule dans la gorge.

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre, puis elle écrivit :

*Tranchants comme une fine couche de glace,  
les cris cristallins des enfants transpercent le ciel...*

Rose, installée sur le canapé à côté de Ruth, marmotta :

— *Fuck, fuck, fuck.*

Ou peut-être : phoque, phoque, phoque. Mais pourquoi une cane aurait-elle invoqué ce mammifère marin ? C'était absurde. Ceux qui connaissaient Rose penchaient pour la première hypothèse.

Rose inclina son long cou et se servit avec délicatesse dans le bol de chips, tandis que Ruth regardait les enfants glisser de la chapelle jusqu'au parc du village. Elle gribouilla :

*Ou dans l'église du village emmaillotée de neige,  
à genoux enfin pour prier,  
implorer l'impossible.*

Le repas fut servi. Clara et Myrna avaient toutes deux commandé le flétan, graines de moutarde, feuilles de curry et tomates grillées. Et pour Gabri, son partenaire, Olivier avait préparé de la perdrix, servie avec des figes rôties et une purée de chou-fleur.

— Je vais inviter le Premier ministre, déclara Gabri. Pour l'inauguration du carnaval.

Il invitait Justin Trudeau chaque année. Sans jamais obtenir de réponse.

— Il pourrait prendre part à la course, lança Clara.

Gabri écarquilla les yeux.

Justin Trudeau. Courant autour du parc du village. En Speedo. Ensuite, la conversation dégénéra.

Le cœur de Myrna n'y était pas, non plus que son esprit, bien qu'elle ait contemplé un bon moment l'image de M. Trudeau avant que ses pensées la ramènent à la lettre pliée dans sa poche.

Que se passerait-il si elle ne se présentait pas au rendez-vous ?

Dehors, le soleil colorait la neige de rose et de bleu. On entendait les cris des enfants, étourdis par le grisant mélange de plaisir et de terreur qu'ils éprouvaient au moment de s'élancer sur leur traîneau.

Le portrait semblait idyllique.

Mais.

Mais si, par hasard ou par un coup du destin, vous vous retrouviez loin de chez vous lorsque les nuages s'amoncelaient et que les flocons se changeaient en blizzard, rien n'allait plus.

L'hiver québécois, si gai et si pacifique, risquait de se retourner contre vous. De vous tuer. Chaque année, des gens y laissaient leur vie. Des hommes, des femmes et des enfants qui n'avaient pas vu la tempête se lever ne verraient pas non plus venir le printemps.

À la campagne, l'hiver est un tueur sublime, glorieux, lumineux.

Les Québécois aux cheveux grisonnants et au visage ridé avaient eu assez de bon sens, de raison et de prudence pour rentrer chaque fois à la maison. Et pour observer le blizzard d'une pièce chauffée par un joyeux feu de foyer en savourant un chocolat chaud ou un verre de vin et un bon livre.

Se trouver à l'extérieur quand souffle une tempête de neige est l'une des expériences les plus terrifiantes qui soient ; se trouver à l'intérieur, l'une des plus réconfortantes.

Comme souvent dans la vie, savait Myrna, la démarcation entre la sécurité et la catastrophe tenait à un fil.

Tandis que Gabri et Clara débattaient des mérites relatifs des hôtels *all inclusive* par rapport à d'autres établissements de villégiature et aux croisières, Myrna songea à la lettre et décida de s'en remettre au destin.

S'il neigeait, elle resterait à la maison. Si le temps était clair, elle irait.

Et là, dans la cuisine tordue, avec sa table tordue et son notaire tordu, sans oublier le jeune entrepreneur en construction à

moitié fou, Myrna, voyant la neige tomber de plus en plus fort, se dit :

“Le destin, mon cul. Je me suis encore fait avoir.”

— Myrna a raison, dit Armand en posant une de ses grandes mains sur le testament. Nous devons d’abord décider si nous sommes disposés à accepter ce mandat.

Il se tourna vers les deux autres.

— Qu’en dites-vous ?

— On peut le lire d’abord ? proposa Benedict en tapotant le document. Et vous donner notre réponse ensuite ?

— Non, dit le notaire.

Myrna se leva.

— Je pense que nous devrions en discuter. En privé.

Armand fit le tour de la table, se pencha sur le jeune Benedict, qui n’avait pas bronché, et lui dit tout bas :

— Vous nous accompagnez ?

— Oui, bien sûr. Excellente idée.

En quittant la cuisine pour entrer dans la salle à manger, Gamache s'arrêta dans l'entrebâillement de la porte et examina les marques inscrites sur le montant.

De plus près, il distingua les noms pâlis inscrits à côté des traits de crayon.

Anthony, à trois, quatre, cinq ans et ainsi de suite, là, sur le montant.

Caroline, à trois, quatre, cinq ans...

Et il y avait aussi Hugo, à trois, quatre et cinq ans, et ainsi de suite. Sauf que les traits étaient plus rapprochés. Comme les anneaux d'un vieux chêne qui ne pousse pas très vite. Et qui ne s'élève pas bien haut.

Par rapport à son frère et à sa sœur aux mêmes âges, Hugo accusait beaucoup de retard. À côté de son nom, il y avait, à titre de privilège exclusif, un autocollant. Un cheval. Un chien. Un ourson en peluche. Ainsi, Hugo se démarquait des autres, malgré sa petite taille.

Armand leva les yeux sur la cuisine nue. Puis il parcourut des yeux la salle à manger, vit son papier peint parsemé de taches d'humidité.

“Que s'est-il passé ici ?” se demanda-t-il.

Qu'est-ce donc qui avait poussé Mme Baumgartner à charger de parfaits inconnus d'exécuter les dispositions de son testament ? Où étaient passés Anthony, Caroline et Hugo ?

— Le toit fuit, dit Benedict en posant sa grande main sur une des taches de la salle à manger. L'eau s'infiltré entre les murs. D'où la pourriture. Quel dommage. Et regardez le sol.

Ils obéirent. De vieilles planches de pin. Gauchies.

Benedict fit le tour de la pièce, inspecta les murs et le plafond.

Il avait descendu la fermeture éclair de son manteau, révélant un chandail où alternaient panneaux pelucheux et mailles serrées. Une autre section donnait l'impression d'être faite de laine d'acier.

Si elle n'était pas certaine du confort de cet article, Myrna ne doutait pas qu'il soit l'œuvre de la petite amie du jeune homme.

“Il l'aime, se dit-elle. Beaucoup. Et elle l'aime.” Tous ces objets avaient été créés pour lui. Qu'ils soient affreux n'y changeait rien. À moins, bien sûr, qu'elle l'ait fait exprès. Pour qu'il se couvre de ridicule, certes, mais aussi pour qu'il souffre, le chandail en laine d'acier frottant et irritant la jeune chair en dessous.

Elle adorait Benedict. Sinon, elle le méprisait. À mort.

Soit il ne se rendait compte de rien, soit il aimait la souffrance et les mauvais traitements. Cela arrivait.

— Alors, commença Myrna. Vous avez envie de jouer les liquidateurs ?

— Qu'est-ce que ça implique ? demanda Benedict. Que faudrait-il faire ?

— Si le testament est simple, pas grand-chose, répondit Armand. Veiller à ce que les factures et les impôts soient réglés et que les legs soient versés aux héritiers. Puis liquider la succession. Avec l'aide du notaire. En général, les liquidateurs sont des membres de la famille ou des amis. Des personnes de confiance.

Ils se regardèrent l'un l'autre. Ils n'étaient rien de tel pour Bertha Baumgartner. Et pourtant, ils étaient là.

Armand balaya la pièce des yeux, à la recherche d'une photo oubliée sur un mur humide ou tombée par terre. D'un indice qui puisse les renseigner sur l'identité de cette Bertha Baumgartner. Mais il n'y avait rien. Que les traits un peu flous sur le châssis de la porte. Sans oublier le cheval, le chien et l'ourson en peluche.

— Ce n'est pas la mer à boire, dit Benedict.

— Si tout est simple, rappela Armand. Dans certains cas, la liquidation peut prendre du temps. Beaucoup de temps.

— Des jours ? risqua Benedict.

N'ayant pas obtenu de réponse, il ajouta :

— Des semaines ? Des mois ?

— Des années, répliqua Armand. La liquidation de certaines successions prend des années, surtout en cas de dispute entre les héritiers.

— Et ces conflits sont fréquents, dit Myrna en faisant un tour complet sur elle-même. À cause de la cupidité. Mais tout indique que la maison a déjà été débarrassée de tous ses objets de valeur. J'ai du mal à imaginer qu'il reste beaucoup d'actifs à diviser.

À côté d'elle, Armand laissa entendre une sorte de grondement de tonnerre.

Elle le dévisagea en hochant la tête.

— Oui, je sais. Pour nous, c'est peu de chose, mais des personnes moins privilégiées y verraient peut-être une petite fortune.

Gamache garda le silence.

Ce n'était pas tout à fait le sens de ses réflexions. Dans certains cas, un testament ou une succession va bien au-delà de l'argent, des propriétés immobilières et des biens matériels. L'héritier qui obtient le plus est perçu comme le plus aimé. Il existe de nombreuses formes d'avidité. Et de besoin.

Et les testaments faisaient souvent office de dernier affront, d'ultime insulte lancée par un fantôme.

— Nous serions payés ? demanda Benedict.

— Nous toucherions peut-être une petite rémunération, répondit Armand. En général, c'est un travail qui se fait bénévolement.

Benedict hocha la tête.

— Comment savoir si c'est simple ou pas ?

— On ne le saura qu'après la lecture du testament, dit Myrna.

— Mais on ne peut pas le lire avant d'avoir donné notre accord, souligna Benedict.

— Bref, c'est une situation inextricable, dit Armand à l'intention du jeune homme perplexe. Je pense que nous devons

envisager le pire et décider si nous souhaitons quand même nous engager.

— Que se passe-t-il si nous refusons ? demanda Myrna.

— Un tribunal désignera des liquidateurs.

— Mais c'est nous qu'elle a choisis, dit Benedict. Je me demande pourquoi. Elle avait sûrement ses raisons.

Il s'interrompit, perdu dans ses pensées. Pour un peu, Armand et Myrna auraient entendu vrombir les rouages de son cerveau. Il finit par secouer la tête.

— Non. Je ne vois pas du tout. Vous vous connaissez tous les deux, non ?

— Nous sommes voisins, expliqua Myrna. Nous habitons le même village, à une vingtaine de minutes d'ici.

— Je vis à Montréal avec ma copine. Je n'ai jamais mis les pieds ici. Elle avait peut-être en tête un autre Benedict Pouliot.

— Vous vivez rue Taillon, à Montréal ? demanda Armand.

Le jeune homme fit oui de la tête.

— Pas d'erreur sur la personne, donc.

Benedict dévisagea Armand, comme s'il le voyait pour la première fois. Il porta la main à sa propre tempe, y laissa un doigt.

— Sale blessure, constata-t-il. Que vous est-il arrivé ? Un accident ?

Armand suivit des doigts le sillon tracé par la cicatrice.

— Non. J'ai été blessé.

“Plus d'une fois”, songea Myrna, qui tint toutefois sa langue.

— Il y a longtemps, ajouta Armand à l'intention du jeune homme. Mais tout va bien, maintenant.

— Vous avez dû avoir très mal.

— Oui. Mais je pense que d'autres ont souffert davantage.

“De toute évidence, il ne sait pas du tout qui est Armand”, se dit Myrna. Et elle se rendit compte que celui-ci n'avait aucune intention d'éclairer le jeune homme sur ce point.

— D'une façon ou d'une autre, dit-elle en s'approchant de la fenêtre, nous devrions nous décider. Il neige de plus en plus fort.

— Vous avez raison, dit Armand. Nous devons repartir bientôt. Alors, oui ou non ?